

point de vue de l'appareil, mais au point de vue de classe.

\*  
\*\*

Comment le danger de droite peut-il se réaliser « pour de bon » ? Cette question a une grande importance. Le caractère particulier de la situation est que l'aile droite a ses masses principalement en dehors du Parti. Etant dans l'appareil plus faible que les centristes, l'aile droite, à la différence de ces derniers, dispose d'une solide base dans le pays. Or, comment la force du danger de droite peut-elle se réaliser pratiquement ? Autrement dit : comment les nouveaux possédants peuvent-ils arriver au pouvoir ?

Ce qu'il y a de rassurant, au premier coup d'œil, c'est que les partis politiques des classes possédantes sont brutalement écrasés, que les nouveaux possédants sont politiquement dispersés, que l'aile droite à l'intérieur du Parti, par crainte du noyau prolétarien, et liée par un passé récent, ne se résout pas à s'appuyer ouvertement sur les nouveaux possédants. Certes, ce sont là des avantages qu'hier nous a légués. Mais ce ne sont nullement des garanties absolues. La somme de conditions nécessaires à la réalisation d'un Thermidor peut se former dans un délai relativement court.

Il nous est arrivé plusieurs fois d'indiquer que, dans le passé, la contre-révolution bourgeoise victorieuse avait dû prendre la forme du fascisme ou du bonapartisme, et nullement la forme de la démocratie bourgeoise dont rêvent les étourneaux menchéviks. Jusqu'à présent, Kamenev ne le comprend pas. Dans sa dernière « conversation » avec nos camarades de tendance, il décrivait la situation dans le pays comme si dans quelque temps « Kerensky devait se montrer à la porte ». Ce sont des niaiseries. Si l'on veut évoquer Kerensky, il est plus juste de dire que, maintenant précisément sous le régime de la droite et du centre, le pays passe par un « kerenskysme » à rebours.

La fonction historique du kerenskysme consistait en ce que, derrière son dos, le pouvoir passait de la bourgeoisie au prolétariat. Le rôle historique du stalinisme consiste en ce que, derrière son dos, le pouvoir roule ou glisse du prolétariat à la bourgeoisie. En somme, la direction post-léniniste déroule le film d'Octobre dans le sens inverse ; le stalinisme est un kerenskysme de gauche à droite. Dans le pays bouleversé par une immense révolution, l'ordre bourgeois ne pourrait, en aucun cas, prendre la

forme démocratique. Pour la victoire et pour la défense de la victoire, la bourgeoisie aurait besoin d'une concentration supérieure, purement militaire, du pouvoir s'élevant « au-dessus des classes ». En l'occurrence, le point d'appui immédiat de ce pouvoir serait le nouveau possédant qui apparaît en Russie, le koulak. Voilà le bonapartisme ! Thermidor n'est qu'une étape sur la voie du bonapartisme. Cette étape ne doit nullement s'accomplir infailliblement jusqu'au bout. La contre-révolution peut « sauter » tel ou tel échelon.

Dans le coup d'Etat thermidorien et dans le coup d'Etat bonapartiste, un immense rôle (dans le second cas, un rôle décisif) est joué par l'armée. Sous cet angle, il faut considérer avec la plus grande attention les processus qui s'y opèrent.

N'oublions pas que dans le rapport de Juillet à l'assemblée des militants de Moscou, le triste chef de la droite (4), se référant à son ami Klim (5), disait : « Si vous recourez encore une fois aux mesures extrêmes, l'armée répondra par l'insurrection. » C'est une sentence qui en dit long, moitié prédiction, moitié menace. Peut-être même la menace y entre-t-elle pour les trois-quarts. Or, qui donc menace ? Les nouveaux possédants, par l'intermédiaire de l'appareil dirigeant de l'armée. L'appareil dirigeant par l'intermédiaire de Klim. Et voici un candidat au rôle de Bonaparte : Klim. Il serait puéril d'objecter que le Bonaparte en question est par trop terne. Il y a des Bonaparte de calibres différents : rappelons qu'il y eut non seulement le premier, mais qu'il y eut aussi le troisième, personnage tout à fait falot. Lorsque les classes possédantes en éprouvent le besoin, elles font, selon l'expression de Staline, « des princes avec de la boue ». Certes, les événements peuvent évoluer de telle façon, que Klim (un des nombreux Klim) puisse se muer en « prince » Bonaparte de troisième choix, ce qui ne l'empêchera pas d'étrangler la Révolution. On dit bien que Klim a passé de l'Opposition de droite à la position centre droit et qu'il soutient le « chef » (6). Mais ces combinaisons qui s'opèrent dans les hautes sphères sont de celles qui se forment et se démolissent en 24 heures sous l'effet des poussées extérieures. Mais il ne s'agit pas de Klim : si ce n'est pas lui, ce sera Boudiény. On ne manquera pas de Bonapartes. Le « chef » dit : « Ces cadres, on

(4) Rykov. N. D. L. R.

(5) Klim est le prénom de Vorochilov. N. D. L. R.

(6) Staline. N. D. L. R.

ne peut les dissoudre que par la guerre civile », Klim ajoute : « Si vous, ouvriers, vous montrez trop turbulents, rappelez-vous que j'ai derrière moi une force sérieuse. » Dans les deux cas, bonapartisme. Dans le premier cas, c'est l'appareil d'Etat et du Parti qui parle et qui se place au-dessus de tous, et dans le nombre, au-dessus de l'armée. Dans le second cas, c'est l'appareil de l'armée qui parle, et, demain, il peut éprouver le besoin de mettre « les civils à leur place ».

La victoire, sans effusion de sang, de l'appareil du Parti, sur la droite, ne ferait pas disparaître la perspective thermidorienne bonapartiste, elle la modifierait et la retarderait seulement. La victoire personnelle des centristes — sans l'Opposition, sans les masses — ne peut être obtenue que par une pression ultérieure, un resserrement des bases du centrisme dans les masses, une conjonction de la fraction centriste avec les appareils de répression gouvernementale, en définitive, avec l'appareil de commandement de l'armée, où la vie du Parti s'est depuis longtemps éteinte, pour autant que, d'une façon générale, on n'y autorise pas d'autres opinions que celles qu'on ordonne à Boubnov de répandre. Résultera-t-il de cette « conjonction » que le « chef » enfourchera le cheval blanc, ou qu'il se trouvera sous le cheval de Klim ? C'est là, du point de vue de classe, une question sans grande importance.

Ainsi, nous en arrivons à la conclusion que la « victoire » de la droite conduirait directement, et la « victoire » des centristes par des zigzags, sur la voie thermidorienne-bonapartiste. Dans ce cas, y a-t-il entre eux une différence ? En dernier ressort historique, il n'y en a pas. Le centrisme ne représente, après tout, qu'une variété de tendance conciliatrice (en l'occurrence, avec les possédants, avec la société bourgeoise qui s'efforce de renaître). Mais ce n'est qu'en dernier ressort historique. Dans la présente étape, les centristes reflètent dans une mesure beaucoup plus grande les larges couches de « parvenus » de la classe ouvrière, tandis que les racines de la droite s'enfoncent surtout dans la nouvelle propriété rurale. Ignorer la lutte qu'ils se livrent entre eux, serait une lourde faute.

Les centristes ne veulent pas rompre ouvertement avec les ouvriers, ils en ont beaucoup plus peur que les droitiers qui, eux, ne veulent pas offenser les possédants. Quelque embrouillée que soient les affaires du Parti, quelles que soient les « complications » qu'apportent au tableau les ques-

tions personnelles (Staline, Boukharine, Rykov, Tomsy), c'est précisément ce rapport entre les couches supérieures de la classe ouvrière et les nouveaux possédants qui se trouve à la base des groupes de l'appareil. Il importe de les distinguer pour suivre les étapes de leur lutte, comprendre leur sens et leurs limites. Leur lutte n'a pas une importance en soi, mais, pour autant qu'elle existe, elle détend le cercle bureaucratique, met à jour ce qui est secret, oblige les masses à penser, élargit le champ de leur activité.

Le Plenum de Juillet a été la principale étape du glissement des centristes. Mais il serait absurde de croire que c'est la dernière étape de lutte, que les centristes ont capitulé définitivement et que plus loin commence le « monolithisme » de droite. Non, sous la pression des contradictions, la lutte rejaillira forcément, et jouera dans l'histoire du Parti et de la Révolution un rôle qui aura son importance.

Cependant, il n'en découle nullement que les centristes dans leur lutte contre les droitiers voudront s'appuyer sur l'Opposition. Sur les transfuges de l'Opposition, oui, sur l'Opposition, jamais. Les centristes craignent plus l'Opposition que les droitiers. Les centristes combattent les droitiers, veulent leur programme (comme « Jacasse » s'en plaint à droite et à gauche). Dire que le bloc avec telle ou telle fraction des centristes actuels est à jamais impossible sous n'importe quelles conditions, serait d'un doctrinarisme ridicule. Beaucoup des centristes actuels iront encore à gauche. Si, en 1924, on nous avait dit que nous serions dans un bloc avec les zinoviévistes, il s'en serait trouvé bien peu pour y croire. Mais il est arrivé que la lutte des centristes de Léninegrad contre l'offensive koulak les a amenés à faire bloc avec nous et à adopter notre plate-forme. De tels zigzags ne sont pas exclus non plus pour les centristes dirigeants d'aujourd'hui, si le régime de classe les oblige à se séparer ouvertement et formellement des droitiers, et si les événements, comme cela doit être, les prennent à la gorge. De telles possibilités historiques ne sont pas exclues. Elles peuvent être une étape sur la voie qui mène au développement ultérieur, et à l'affermissement de la ligne bolcheviste, comme notre bloc avec les zinoviévistes en a été une. Mais il faudrait avoir perdu complètement la tête pour mettre le cap sur le bloc avec les centristes actuels, tels qu'ils sont aujourd'hui, au lieu d'opposer systématiquement, irréductiblement, impitoyablement, le noyau prolétarien